

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 10 OCTOBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures, par Jules Saut-Elme et E.-Z. Massicotte.—Poésie : Prière, par Sully Prudhomme.—L'exposition provinciale de Montréal, par J. St.-E.—Le général Boulanger, par Jules St.-Elme.—T.-V. Powderly, par G. A. D.—Études historiques : Langevin-Lacroix (suite), par G.-A. Dumont.—Par droit de conquête, par X.—Nos primes du mois de septembre : Liste des numéros gagnants.—Les idées de ma vieille tante.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Jeux d'esprit, Rébus, Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES.—Portraits : Le général Saussier, le général de Miribel, le général de Gallifet, le général Davout, le général Boulanger, T. V. Powderly.—Etats-Unis : Gonflement des ballons à l'air chaud, Weekawken ; L'ascension et la descente.—Canada : Ruine historique, maison où a été signée la capitulation de Montréal en 1870.—Canada : Le square Saint-Louis à Montréal.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * Non, vous savez, il y a de ces choses tellement fortes, si étonnantes, qu'il faut les voir pour y croire.

Témoin, cet étrange procès auquel Montréal vient d'assister.

Le correspondant d'un journal américain, brave garçon, à l'imagination aussi vive qu'irlandaise, se trouvant un soir à court de nouvelles, pendant le séjour du fils du prince de Galles, à Montréal, s'avisait d'envoyer un canard de haute volée destiné à faire sensation dans la république voisine.

Il broda une histoire insensée dans laquelle le jeune prince jouait un rôle un peu mouvementé, il raconta qu'après avoir passé la soirée dans un club quelconque, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre (après la mort de sa grand'mère et de son papa), était allé s'amuser dans un autre quartier de la ville et que, après rencontre d'autres fêtards, il y aurait eu échange de taloches.

Enfin, une plaisanterie, de mauvais goût peut-être, mais qui ne tirait guère à conséquence, puisque, somme toute, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

On en a raconté bien d'autres du duc de Kent, père de la reine Victoria, et le prince de Galles a un joli dossier d'affaires de ce genre, mais jamais ces deux princes n'ont songé à se formaliser de ces racontars dont ils riaient les premiers.

Il paraît que le jeune héros de cette aventure

imaginaire aurait dit qu'il se moquait pas mal de cet article et qu'il s'en souciait comme un poisson d'une pomme.

Le principal intéressé ne se plaignant pas, on aurait pu croire que l'affaire en allait rester là, mais ce serait une grave erreur que de croire qu'il n'existe pas de gens plus royalistes que le roi, de même qu'il serait absurde de supposer qu'il ne se rencontre pas, de par le monde, des hommes plus catholiques que le pape.

Ce sont même ces trop zélés qui sont les plus dangereux.

Donc, le prince étant parti, il s'est trouvé quelques individus—braves gens, à part cela—qui jugèrent que le cas était très grave et qu'il y avait là matière à beau procès.

—Ah ! se dirent-ils entre eux, un journaliste maladroit s'est rendu coupable de libelle et l'écrit libelleux n'a peut-être pas été lu par tout le monde, cela ne peut pas se passer ainsi, et en avant, la grosse caisse ! Gens de Montréal, de Québec, de Toronto et de Sainte-Émilie de l'Énergie aussi, venez ouïr les horreurs que l'on débite sur le compte d'un de vos princes !

Ce pavé de l'ours a tout à fait réussi et, à l'heure qu'il est, soixante millions de personnes au moins savent que le jeune prince de Galles a été accusé d'avoir fait une vie de polichinelle pendant toute une nuit, à Montréal, pendant que cent mille à peine connaissent l'issue du procès, et c'est la rage dans le cœur que le héros de cette aventure en voyant le zèle de ses défenseurs, a dû s'écrier avec La Fontaine :

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami :
Mieux vaudrait un sage ennemi.

* * On a donc intenté un procès au jeune correspondant, et on l'a fait au nom de la reine, c'est-à-dire de la grand'mère du prince, mais je crois pouvoir vous assurer que cette bonne maman n'a jamais été consultée, car elle se serait certainement empressée de dire à ses trop zélés sujets de rester tranquilles.

Il paraît, —du moins c'est ce qui ressort du procès,—que ce qui a le plus froissé certains bédats, c'est que l'auteur de l'écrit en question a dit que le prince était passé dans la rue Saint-Constant, après minuit.

Rue Saint-Constant ?

Oui, rue Saint-Constant, S-a-i-n-t-C-o-n-s-t-a-n-t, comprenez-vous ?

—J'entends très bien ce que vous me dites, répondrez-vous, mais je ne comprends pas quel mal il y a à passer rue Saint-Constant, à minuit, à une heure ou deux heures du matin !

Moi non plus, mais il y a des gens qui trouvent cela épouvantable, horrible, criminel.

J'ai consulté l'annuaire de Montréal afin de constater comment cette rue était habitée et je vous avoue en toute sincérité que je n'y ai rien trouvé d'étrange. Il y a dans cette rue, comme dans toutes les autres, des citoyens de positions diverses, des Canadiens, des Français, des Anglais, beaucoup d'Anglais, des Italiens, des Allemands, etc., etc., et je ne vois pas pourquoi on ne passerait pas dans la rue Saint-Constant plutôt que de se promener devant l'hôtel Windsor où l'on reçoit toute sorte de gens puisque dernièrement encore on a arrêté un voleur dans cet hôtel-palais.

Est-ce que la rue est trop étroite pour qu'un prince puisse y passer. Cependant, si j'ai bonne souvenance, le fils du prince de Galles n'est pas si gros que ça.

Mais alors, ce n'est plus le journaliste qui a commis un libelle, ce sont les auteurs même de l'acte d'accusation, puisque par ce document ils insultent tous les citoyens de la rue Saint-Constant !

Et voilà comme, dans un pays libre, on en arrive à prendre la liberté de commettre une grosse sottise en voulant paraître raisonnable.

* * Le journaliste a été déclaré coupable.

Coupable de quoi ? D'avoir écrit et publié que le jeune prince de Galles avait fait telle et telle chose, pendant telle nuit, mais il ne s'en suit pas

que cette chose n'a pu être faite une autre nuit, puisqu'il n'en a pas été question.

Tout cela est une tempête dans un verre d'eau et, en supposant que le jeune prince n'ait pas encore songé à jeter sa gourme et qu'il soit sage comme une image—ce que je ne crois pas du reste—je vois d'ici la mine du prince de Galles, père, en apprenant cela.

Et la grand'maman en revoyant son petit-fils, dira peut-être entre ses dents :

—En voilà un qui ne ressemble pas beaucoup à mon père et à mon fils, mais c'est un charmant garçon, quand même.

Ah ! la bonne grand'mère, vous seriez plus indulgente que quelques Anglais de Montréal !

* * Un coup de pistolet vient de faire beaucoup de bruit dans le monde.

Le général Boulanger s'est tué dans un des cimetières de Bruxelles, sur la tombe de madame de Bonnemain, son... amie, en son vivant.

Boulanger était un homme supérieur, un sot ou un incapable.

Non, c'était tout autre chose, et je répéterai l'opinion que j'ai déjà émise sur son compte et qui est celle d'un de ses partisans, d'un boulangiste qui l'a parfaitement connu.

"C'est cependant nous, membres de la ligue des patriotes, me disait ce ligueur, qui avons mis ce pauvre diable dans la position où il se trouve. Boulanger a cru être notre chef, et c'est ce qui l'a égaré ; il était, il n'a jamais été que notre outil, et c'est pour ne pas nous avoir toujours écoutés qu'il a commis des fautes. Sa personnalité nous était parfaitement indifférente, ses idées n'étaient rien pour nous, on ne lui demandait pas d'être républicain, bonapartiste, royaliste ou communard, ce que nous voulions et ce que nous voulons encore, c'est un homme quelconque, qu'il se nomme Pierre, Jean, Jacques ou Philippe, qui déclare la guerre à la Prusse. Ce que la Ligue veut, c'est la revanche, rien que la revanche. Si c'est un républicain qui nous la procure, bravo, si c'est un monarchiste, bravo encore ; mais ce qu'il nous faut, c'est la guerre ; c'est l'Alsace et la Lorraine. Quant à l'instrument qui nous servira à atteindre ce but, on le brisera plus tard s'il le faut, mais nous aurons accompli notre tâche."

"Et ceci est tellement vrai, ajoutait-il avec conviction, que la boulangerie existe encore malgré la chute de Boulanger. La Boulangerie est le parti anti-prussien, le parti qui exècre l'Allemand et qui veut le grand duel à mort entre les deux nations.

"Nous sommes prêts à tout pour en arriver là, nous ferons des bassesses, nous courtoiserons Clémenceau, le comte de Paris, n'importe qui, pour la guerre."

Voilà l'opinion du boulangiste sincère, et la mort de Boulanger a dû le laisser très froid au point de vue du parti.

Quand à l'homme, pourquoi le regretterait-il ? Il a tout renié, famille, lois, discipline pour courir le guilledon et c'est ce qui l'a perdu.

Ce qu'il y a eu de plus triste pour lui, ce qui a dû empoisonner ses derniers moments, ce fut, je crois, le succès des grandes manœuvres, l'enthousiasme de l'armée, et d'entendre louer ses anciens compagnons d'armes, restés fidèles à la discipline, alors que son nom n'était même pas prononcé.

Il disparaît pour toujours, mais il y a déjà longtemps qu'il était mort aux yeux du pays qu'il n'a pas eu le courage de servir jusqu'au bout.

Il était tellement peu considéré que la nouvelle de sa mort n'a pas eu la moindre influence sur le cours de la bourse de n'importe quelle puissance.

Ce n'était plus une force, mais à peine une quantité négligeable.

Les derniers jours de sa vie et la fin qu'il a choisie serviront de leçon à ceux qui seraient tentés de faillir à l'honneur et à leurs devoirs.

* * Cueillie dans un ouvrage de Max. Bibaud une phrase monumentale :

Il s'agit de Salaberry :